

PHILÉMON ET BAUCIS

CONTE INÉDIT

Jupiter et Mercure, dépossédés des marques de leur grandeur et de leur divinité, descendirent un jour dans un petit village de Phrygie, afin d'en éprouver les hommes. Ils heurtèrent à la porte de nombreuses maisons pour demander à loger, mais toutes leur furent fermées. Cependant, ils furent reçus dans une petite cabane couverte de chaume et de joncs, habitée par un cultivateur nommé Philémon et par sa femme Baucis. Les deux honnêtes paysans s'empresèrent auprès des étrangers. Baucis leur présenta des sièges, et pour leur faire plus d'honneur, étendit par-dessus un vieux tapis qui lui servait de couverture. Puis elle alluma le feu avec des feuilles sèches et de petites branches d'arbre ; et elle était si venue à genoux devant l'âtre et soufflait avec sa bouche pour activer la flamme. Après quoi, elle pendit à la cheminée une petite marmite qu'elle remplit de choux que son mari avait été promptement cueillir au jardin, et elle y ajouta un bon morceau de lard.

Pendant ce temps, Philémon entretint ses hôtes le mieux qu'il lui fut possible, et pour tâcher de les délasser, il prit un plat de bois qui était pendu à une cheville, le remplit d'eau tiède et leur en lava les pieds, ainsi que l'exigent les lois de l'hospitalité. Puis il dressa la table devant eux, et parce que l'un des pieds de cette table était plus court que les autres, il l'assura avec une tuile qu'il glissa dessous ; et il la frota avec de la menthe pour la rendre de meilleur odeur.

Alors la bonne femme, Baucis, présenta poliment à ses hôtes dans un ruisseau, une salade de petites herbes, du fromage, des œufs mollets, et tout cela dans des plats de terre. Ensuite elle apporta le potage et le lard, et dans un pot grossier, du vin nouveau comme on ne l'accoutume d'en boire les pauvres gens. Mais le meilleur mesage fut le bon visage que Philémon et Baucis firent aux deux étrangers, la bonne volonté qu'ils leur témoignèrent, et l'air de bonheur souriant et simple qui était répandu sur leur physionomie.

Cependant, toutes les fois qu'ils versaient du vin, ils s'apercevaient qu'il leur diminuait, et ils se regardèrent dans le pot. Ils s'étonnèrent donc d'une nouveauté si étrange, et pensèrent que leurs hôtes devaient être des dieux, ils s'agenouillèrent devant eux. Alors, Jupiter et Mercure ne cachèrent pas plus longtemps qui ils étaient : « Il est vrai, dirent-ils, nous sommes des dieux. Vos voisins ne demeureraient pas impunis du mépris qu'ils ont fait de nous ; mais vous, qui nous avez si bien reçus, vous n'aurez point de part au châtiement qui leur est dû. »

Au même instant, les eaux submergèrent tout le village, et firent périr les habitants. Mais la vieille cabane de Philémon et Baucis fut changée en un beau temple ; les tourterelles qui la soutenaient devinrent de riches colonnes, les chaumes qui la recouvraient furent convertis en un toit doré, et la terre d'autour se couvrit peu à peu de marbre, dont il se forma des degrés pour monter à ce nouveau temple. Alors Jupiter, voulant récompenser la piété de ces bonnes gens et l'accueil qu'ils leur avaient fait, leur dit : « Dites-moi ce que vous voulez, tous vos vœux seront aussitôt exaucés, et vous pourrez posséder tous les biens que vous aurez désirés. »

Le brave Philémon s'approcha de sa femme et lui parla quelques temps, puis il revint vers les dieux : « Nous ne demandons autre chose, dit-il, que d'être ministres de ce temple, et, après avoir vécu ensemble toute notre vie, de mourir également ensemble, afin que je ne voie point les funérailles de ma femme, et qu'elle n'ait point la douleur de me conduire au tombeau. Nous sommes mariés depuis peu de temps, nous nous aimons tendrement, et il nous serait trop cruel d'être séparés un seul jour. »

« Vos prières seront exaucées », dit Jupiter, et il s'éleva avec Mercure, en laissant les deux époux transportés de bonheur.

Vingt années plus tard, le hasard des aventures sentimentales où il se complaisait fréquemment, conduisit de nouveau Jupiter dans ce coin de Phrygie. A la vue du temple magnifique qui s'élevait en ces lieux, il se souvint de Philémon et Baucis, de leur aimable simplicité, de leur mutuelle affection. Il résolut d'aller leur rendre visite, mais en approchant de leur demeure, il entendit les éclats d'une voix courroucée et perçut le bruit d'une dispute :

« Non, cela ne peut plus durer ainsi », disait un homme. Et une voix plus aiguë répliquait : « Quel supplice d'être mariée avec un être pareil ! »

Un peu étonné, Jupiter entra sans se faire annoncer et se trouva en présence de Philémon et Baucis, qui, à sa vue, retinrent interdits et babillants.

« Quoi ! dit Jupiter, est-ce vous qui vous querellez ainsi, vous dont l'amour me parut jadis si admirable ? »

« Ah ! dit Philémon avec amertume, il y a vingt ans de cela, et depuis, j'ai appris à connaître cette femme hargneuse qui empoisonne mon existence. »

« Jupiter, n'écoutez pas ce babil, dit à son tour Baucis, c'est lui qui a un caractère insupportable. Sans compter que sa conduite... »

« Que voulez-vous dire ? »

« Il est d'une amabilité excessive avec une de nos jeunes servantes... »

« Hé ! hé ! dit Jupiter très intéressé. Est-elle jolie au moins ? » Mais il se reprit aussitôt, et dit d'un air très digne : « C'est mal, c'est très mal. »

« Si nous osons te demander une nouvelle faveur... »

« Laquelle ? »

« Nous voudrions d'abord, dirent ensemble Philémon et Baucis, Jupiter en resta abasourdi. »

« Vois-tu, continua Philémon, nous ne sommes plus jeunes, nous pensions que l'amour durait toute la vie, et grande fut notre imprudence en te demandant à ne pas être séparés un seul jour. »

« Si j'avais été libre, ajouta Baucis, je serais partie depuis longtemps déjà. Mais tu ne voulais pas que l'un de nous ait l'autre. Et maintenant... »

« Le vois-tu, ce qui vous a changé l'un et l'autre, dit Jupiter. J'ai en tout de vous faire sortir de votre humble condition, et de vous donner cette riche demeure. Comme le dira, dans trois mille ans, le poète, ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. Je vais vous renvoyer dans votre ancienne cabane. »

« Ne fais point cela, j'en supplie, s'écria Philémon. Je comptais au contraire te demander de vouloir bien augmenter un peu mes revenus, parce que la vie est devenue très chère. »

« Et toi, qu'en penses-tu ? dit Jupiter à Baucis. »

« Oh ! moi, il me faut beaucoup d'argent pour ma toilette. Le souverain de l'Olympe resta de nouveau tout ébahi. »

« Dans tous les cas, reprit-il, au bout de quelques instants, vous serez obligés de vivre toujours ensemble, car j'ai répandu sur la terre le bruit de votre amour conjugal, et je vous ai proposé en exemple à tous les mortels. Il faut que la postérité ignore vos dissentiments. »

Alors Philémon prit Jupiter à part :

« Nous avons exprimé jadis, dit-il, le désir de mourir le même jour. Cela, du moins, peut-il être changé ? »

« Non, fit le dieu. »

« C'est que, continua Philémon, très inquiet, Baucis n'a pas une santé très solide, et si ses jours se trouvent en danger, ce sera fort ennuyeux pour moi. »

Jupiter ne lui répondit pas, car Baucis l'appela ; « Mon époux, dit-elle, à voix basse, un tempérament sanguin. Une étiquette peut très bien l'emporter à l'improviste. Et moi, je ne tiens pas du tout à le suivre. Si l'on pouvait y avoir un petit accommodement avec le destin. »

« Rassurez-vous, répondit Jupiter. Vous vivrez l'un et l'autre jusqu'à l'extrême vieillesse, car il le faut pour que la légende de votre union paraisse plus belle aux générations futures. Mais ne faites pas de scandale, et tâchez que le bruit de vos querelles ne dépasse pas l'enceinte de ce temple. Entre un homme et une femme le bonheur et la concorde ne sont jamais qu'une apparence, mais cette apparence est déjà une illusion benoîte pour l'humanité. Enfin, si cela peut vous consoler, sachez que Junon et moi, nous ne faisons pas meilleur ménage que vous. »

Philémon et Baucis vécurent encore de nombreuses années dans un désaccord parfait, cependant que la renommée de leur amour se répandait de plus en plus parmi les hommes. Après leur trépas, ils furent changés l'un en chêne, l'autre en tilleul. Longtemps, on put voir, l'un près de l'autre, ces deux arbres qui mélangent leurs branches et leur feuillage. Sans doute étaient-ce pour se quereller encore et se donner des coups. Mais les vieillards enseignaient aux jeunes gens qu'il fallait voir là le symbole d'une union que la mort même n'avait pu rompre.

Édition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et sociales, qui ont paru pendant la semaine, dans "Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des actualités de la Louisiane. Nous la faisons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

LA LUTTE CONTRE LA CHALEUR

Petite histoire de l'Éventail

Pour conjurer les mauvaises influences de la canicule, les Romains lui sacrifiaient tous les ans un chien roux. De nos jours nous ne croyons plus à la vertu de ce procédé pour nous soustraire à la malignité de Sirius. Nous sommes plus pratiques, nous demandons à la science et à l'industrie de nous procurer un peu de fraîcheur, cette sensation d'air doux et moelleux qui tempère la chaleur de l'atmosphère.

Somme toute, deux moyens existent pour remédier aux inconvénients de la canicule : exercer une pression sur l'air afin de hâter l'évaporation, ce que font les éventails, les grands soufflets des Indes ou punkas, les ventilateurs électriques, etc... ou bien absorber des liquides chauds ou glacés, ou plonger le corps lui-même dans l'eau, ce qui a aussi pour effet d'activer l'évaporation. Tous les autres moyens employés pour atténuer la chaleur excessive n'en sont que des variétés.

L'éventail fut de tout temps l'objet par excellence qui agit autour du visage et déplaçant l'air, procure ainsi une sensation de fraîcheur. Ustensile de toilette, meuble ou bijou, quelle que soit la définition qu'on veuille donner de ce mot, il n'est certainement pas une femme qui le trouverait suffisant pour indiquer son indispensable et énigmatique fonction parmi les aimables ou perfides engins de la coquetterie.

« On le ploie, on le déploie, on le renverse ; on l'abaisse, on l'élève, on s'en sert pour montrer ses mains quand on les a belles ; on s'en sert pour apaiser les bondissements involontaires de son cœur... Il a toutes sortes de petites causeries et de rages intimes qu'il faut avoir. Ainsi la jalouse appuie au bord de sa lèvre frémissante un éventail furieux ; la curieuse, à travers l'éventail regarde et devine ; l'ennuyée, au-dessus de l'oreille, se pique en bâillant. »

Comment s'étonner qu'un tel bijou ayant un si utile et prestigieux emploi, ait son origine dans les âges lointains et que, dans les annales de l'art, il tienne une place égale à ce qu'il occupe dans l'histoire de la parure ?

Permettons-nous de supposer que le premier soin de notre mère Ève, en naissant à la vie, fut peut-être d'étendre la main pour détacher d'une plante voisine quelque feuille large et odoriférante dont elle se fit un éventail. Hindous, les Égyptiens, les Chinois et tous les peuples d'antique origine, qui eurent à se défendre de la chaleur ont fait des éventails d'abord avec des feuilles de lotus ou de palmier, puis avec des plumes de paon, des bois de senteur, des matières précieuses. Les femmes grecques se servirent surtout d'éventails de plumes. A Rome ce bijou fut un objet de grand luxe. Il y avait des esclaves chargées de agiter doucement dans les festins derrière les convives. Parfois on le chait à travers la salle des colonnes dont les siles humectés d'eau parfumée répandaient une fraîcheur embaumée.

En France les éventails furent connus de bonne heure et les dames de haute noblesse en possédant de forts riches ; au moyen-âge on leur donnait le nom d'émochoir.

Ce fut Catherine de Médicis qui contribua à en répandre l'usage. L'éventail qu'elle apporta de son pays ensoleillé se pliait comme les éventails de nos jours. C'était la dernière création de la mode italienne ; jusque-là on ne s'était servi pour s'éventiler que de vélin ou d'étoffes ressemblées soit enroulées, soit taillées en forme de drapau.

Mais les femmes ne furent pas seules à user de ce rafraîchisseur pratique et joli. Les rois de France eux-mêmes eurent des éventails. Pierre de l'Étoile, en parlant d'Henri III, raconte qu'il « mettoit à la main droite du Roy, un instrument qui s'entendait, se replioit en y donnant seulement un coup de doigt. Il étoit d'un vélin aussi délicatement découpé qu'il étoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille étoffe. »

Quelques années plus tard la reine Marguerite donna à la reine Louise de Lorraine un éventail de nacre d'une valeur de plus de douze cents écus qui représentait aujourd'hui cinquante ou soixante mille francs.

Avec le XVII^e siècle s'ouvre véritablement en France le règne de l'éventail ; il devient l'emblème de la coquetterie et le roi des salons où il lutte victorieusement contre l'excessive chaleur dégagée par les chandelles.

On raconte que lorsque Christine de Suède vint à la cour de Louis XIV, quelques grandes dames, pour faire preuve d'amabilité, lui demandèrent son avis sur la coutume de porter l'éventail. Christine, comme on sait, n'aimait pas les femmes et s'ennuyait peu des questions de mode ; elle répliqua grossièrement : « Je ne sais pas, vous êtes assez "éventées" sans cela. »

Dans cette cour brillante de Louis XIV, où l'on respirait une atmosphère spirituelle et galante, l'éventail fut aux mains déliées des duchesses une arme et un symbole. Il eut, comme les diplomates, un langage à lui, que toute femme dut apprendre pour pénétrer dans un salon. Il fut un appui, une espérance, un conseil, une promesse, un refus, une menace, un pardon. Il fut propre à tout, à la paix, à la guerre, à la tendresse, à l'enjouement, à la malice, à la grimace. Que de choses ne devait-il pas exprimer entre les doigts agiles d'une Mme de Sévigné, d'une duchesse de Chevreuse, d'une Mme de Longueville et même d'une Ninon de Lenclos !

Le plupart des éventails au XVII^e siècle étaient ornés de peintures qui reproduisaient les tableaux des grands maîtres ou représentaient des sujets originaux. D'ailleurs la mode était changeante comme aujourd'hui et les peintures qui ornaient les éventails s'en ressentaient. Un jour, Mme de Sévigné en envoya un à sa fille représentant la toilette de Vénus. Une autre fois elle avait écrit à Grignon qu'un de ses amis lui en destinait un nouveau dans le goût du moment : « Le chevalier de Buons, écrivait-elle, vous porte un éventail que j'ai trouvé fort joli ; ce ne sont pas de petits amours, il n'en est plus question ; ce sont des petits ramoneurs, les plus gentils du monde. » Au surplus, les grandes dames faisaient peindre sur leurs éventails les sujets qu'elles préféraient. Et Ninon de Lenclos n'aimait sur les siens que les sujets graves et bibliques comme le « Siège de Jérusalem. »

Au XVIII^e siècle, il y en eut surtout un qui, pendant quelque temps, fut en grande vogue, l'éventail à miroir, muni de miroirs et à travers lequel on pouvait regarder sans être vu. Marie-Antoinette en avait un grand nombre qu'elle distribuait à ses dames d'honneur. Plus tard Mme Tallien eut aussi des éventails célèbres.

En Chine, on emploie depuis les temps les plus reculés, les éventails pour combattre la dépression engendrée par les grandes chaleurs. Les petits éventails de luxe que les dames du Céleste Empire emportent avec elles partout sont de délicats bijoux encastrés, incrustés, martelés, peints ou laqués, en bois d'iris, de santal ou de citronnier ; en nacre, ivoire, jade ou corne agrémentés d'or ou d'argent. Chez soi, à l'heure de la sieste, les Célestes tout agités au-dessus de leur tête, par des serviteurs titulaires de cette fonction, d'énormes écrans en feuille de bambou, ornés de plumes, à longs manches recouverts de laque précieuse.

Aux Indes, hommes, femmes et enfants se servent d'éventails. Il y existe même une variété spéciale, sorte d'éventail mon tre nommé punka. Fais de soie, de toile ou fabriqués avec des végétaux, les punkas sont attachés au plafond et actionnés grâce à une ficelle que tire quelque jeune Hindou agenouillé auprès de son maître endormi durant les heures torrides du jour.

En été, pour ceux qui connaissent l'Italie et l'Espagne il serait impossible de se représenter une Napolitaine ou une Sévillane sans l'éventail, ce petit déplacement d'air, commode, coquet, pratique. Et il fallait que l'éventail eût bien des avantages pour que la reine Elisabeth d'Angleterre elle-même l'adoptât. C'est elle qui institua cet usage qu'un éventail put être le seul cadeau qu'une reine dut accepter.

Actuellement le règne de l'éventail comme "machine d'Etat" a presque cessé, surtout dans les régions à climat tempéré. Mais son rôle en tant qu'objet utile persiste malgré ventilateurs et moulinets électriques, et c'est toujours la France qui fabrique pour l'univers entier les éventails les plus artistiques et les plus recherchés.

Ce qui, de nos jours, a contribué à détrôner légèrement l'éventail c'est que nous disposons pour lutter contre la chaleur de procédés peut-être plus prosaïques, mais plus à la portée de tout le monde. On sait que la dissolution d'un corps solide dans un liquide détermine souvent un abaissement de température. Dans les laboratoires et dans l'industrie on utilise le froid produit par ces mélanges appelés mélanges réfrigérants pour abaisser la température du corps que l'on y plonge.

Un des mélanges réfrigérants les plus employés est celui de glace pilée et de sel marin en raison de la facilité avec laquelle on se procure les deux corps qui le composent.

L'usage des préparations glacées à l'aide de la neige et de la glace conservées est d'origine orientale et date de la plus haute antiquité. Les écrivains hébreux et latins en font mention comme d'un raffinement particulier aux Perses, aux Égyptiens et aux habitants de l'Inde. Les procédés à l'aide desquels ces peuples obtenaient des glaces sous leur ciel brûlant étaient aussi simples qu'ingénieux et se sont transmis à travers les âges ; malgré l'invention des mélanges frigorifiques, les glaces par des neiges et des glaces naturelles, conservées dans la glace. Il est probable que les glaces anciennes consistaient tout simplement en des liquides que l'on faisait geler pour les rendre plus rafraîchissants ; les sorbets, les glaces parfumées et les granités étaient sans doute ignorés dans l'antiquité. Cependant on devait connaître à cette époque reculée le délicieux mélange de neige immaculée et de fruits venant d'être cueillis, qu'on mange encore aujourd'hui à Naples. La mode des glaces a été introduite en France vers 1660 par Procopé Cutelli, qui était venu s'établir à Paris en face de la Comédie Française, rue des Fossés-Saint-Germain. La fortune rapide du café auquel, il avait donné son nom poussa les autres limonadiers de la capitale à imiter son exemple. On donnait alors aux glaces la forme d'un œuf et le verre qui les contenait ressemblait à un coquetier. On consommait surtout ce qu'on appelait assez improprement des fromages glacés. Il avait dans ces fromages de la fraise, de la brico, des groseilles, mais pas une goutte de crème.

Ces fromages, dit Grimod de la Reynière, cannelés et glacés, sont les plus beaux ornements du dessert. Ils ont sur les glaces en tasse l'avantage de se conserver plus longtemps sans se fondre et sur celles en briques, celui d'être bien plus moelleux. On ne faisait autrefois des fromages glacés qu'à un seul goût ; aujourd'hui le même moule renferme jusqu'à six différentes sortes de glaces qui sont accolées sans se confondre ; on en varie même la couleur de manière à réjouir l'œil avant le palais. C'est à coup sûr le plus beau bouquet qui puisse terminer un dessert.

Boileau a dû éprouver lui-même les effets bénéfiques de la glace puisqu'il s'est écrit : « Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace ; point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été... Au mois de juin. »

Heureusement nous ne sommes plus réduits à de pareilles extrémités ! C'est principalement à la Norvège que le commerce français s'adresse pour l'approvisionnement des glacières, et il arrive chaque année dans les ports de la Manche un assez grand nombre de navires chargés de glace. Cela est nécessaire puisque Paris seul consomme à peu près trois millions et demi de kilos de glace par an.

Il ne faudrait cependant point oublier que l'abus de la glace est souvent tout aussi pernicieux que celui des boissons alcoolisées, et que lorsqu'on a très chaud il vaut mieux s'abstenir et choisir un autre moyen de se rafraîchir.

Le bain froid et surtout le bain de mer agit merveilleusement à cet égard. Il détermine un abaissement de la température centrale du corps humain, et cet abaissement est même plus considérable après le bain que pendant la durée de celui-ci. Il a encore un autre avantage : la sensation de rafraîchissement dure bien plusieurs heures.

Enfin il y a encore une foule de petits moyens faciles à se procurer ou à employer : ainsi dans le Midi l'on arrose les terrasses, balcons ou rebords de fenêtres pendant les heures les plus chaudes. Et quand on a fait cela on cherche un repos absolu, dans une chambre bien défendue contre l'ardeur du soleil, on s'évente avec un éventail léger venant de Paris ou du Japon, et puis on laisse fondre dans la bouche lentement, avec délices un peu de neige blanche piquée de framboises rouges...

frère de Victor Hugo et à Armand Baschet, l'historien.

"A Charles Monselet" Mon cher Monselet, Accepte ce "Frasca" illustré, et parle-en dans les papiers où tu reclus comme un canotier de cuire bien écurée dans une cuisine flamande. Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique ; l'absence de nourriture y est déplorée amèrement, et quand la bonne chance ramène les mets succulents et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne. Protège ces gonitres, ces vrognes, et ces canailles variées ; saupoudre les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part aujourd'hui ; le monde dégénère.

Adieu, soigne ton bedon et ne t'efforce pas de le contenir au majestueux comme cet imbécile de Brillat-Savarin.

"Tuus." THEOPHILE GAUTIER.

"A Paul Foucher." Mon vieux Paul, Au nom de l'ancien romantisme, prends sous ta protection ce "Frasca" annoncé dès 1833 sur les couvertures des bouquins de Renduel, en même temps que le "Quinquagros" de l'illustré Victor (Hugo). Il est rafraîchi de soixante dessins de Gustave Doré. Fais-le sortir de son château de la Mière pour entrer dans le castel d'Armand sur tranches du succès.

A toi, un vieux d'Hernani, THEOPHILE GAUTIER. Paris, 27 octobre 1851.

"A Armand Baschet." Cher Monsieur, Je ne sais pas grand-chose sur ma propre vie et je serais fort embarrassé de faire ma biographie. Les dates ne sont pas mon fort. En voici quelques-unes cependant.

Je suis né à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, le 31 août 1811. J'ai parlé basque jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, où l'on m'a amené à Paris, ce qui me causa une telle tristesse qu'après avoir jeté mes joujoux, soldats, violon, polichinelle, par la fenêtre, j'allais me lancer moi-même, si l'on ne m'avait retenu par le pan de ma juquette.

Ensuite, j'ai suivi en externe libre les cours du collège Charlemagne, occupant mes récréations à construire des vaisseaux et des théâtres. J'ai été assez bon élève, laborieux quoique indiscipliné. Ma rhétorique et ma philosophie se sont passées à l'école de notation de Petit, et à l'atelier de peinture de M. Roux, qui demeure après du temple protestant, dans la rue Saint-Antoine, tout près du collège. Ceci me rendit très bon nageur et dessinateur passable, sans beaucoup nuire à ma littérature par la suite. Mon intention était d'être peintre, et j'ai travaillé trois ans dans ce but. Mais ayant connu Victor Hugo par Gérard (de Nerval) et Pélissier Borel (je me tournai à la poésie, et je fis un petit volume de vers qui parut le 25 juillet 1830. Plus tard, j'ajoutai à ces vers le poème "d'Alberthus", et le tout parut ensemble, en 1833, avec une vignette abracadabrante de Nanteuil.

Je fis ensuite les "Jeunes Françaises", pour Renduel, que j'avais rencontré chez Hugo. J'atteignis ma majorité vers le milieu de ce volume, où ce petit fait est remarqué dans un conte.

Thibaut alors, avec ma famille, la place Royale, pour laquelle Hugo avait quitté la rue Jean-Goujon. Je fus en ce temps-là la Larne du Diable, qui ne parut que plus tard avec d'autres contes, puis "Mademoiselle de Maupin", que je mis assez longtemps à faire, la laissant à la repreneuse, et qui parut en 1834 ou 5.

"La Comédie de la Mort" et les différentes pièces qui l'accompagnent m'occupèrent, à travers d'autres travaux, comme "Les Grotesques", imprimés d'abord dans "la France littéraire", jusqu'en 1833. Cette date est marquée dans une façon assez ridicule sur la dernière page du volume, dans les termes suivants :

"A une heure après-midi, jeudi, 25 janvier 1833. "J'ai fini ce présent volume. Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté !"

Le second volume de la "Maupin" fut fait dans une petite chambre de la rue du Doyenné où nous vivions, avec quelques amis, dans une espèce de bohème dont vous trouverez les détails dans un article de moi sur Marilhat inséré à la "Revue des Deux Mondes". Ma famille habitant Paris, y les allées et les venues me prenaient trop de temps, et je m'étais logé à part. A dater de cette époque, j'ai toujours vécu de ma plume, sans autre ressource ni secours.

C'est là que Balzac, qui daignait me trouver du talent et le dire, m'envoya chercher par Jules Sandeau, et me fit travailler à la "Chambre de Paris", où je mis "la Mort amoureuse, la Chaine d'or", etc., et des articles de critique. Je travaillai ensuite au "Figaro",

avec Karr et Gérard. Puis "la Presse", se fonda. J'y débutai par un article sur les "Peintures de la Chambre des Députés", de Delacroix ; j'y fis le "Salon", et, entre autres, un article sur le "Cromwell" de Delacroix, qui fit grand bruit. J'attaquai avec une férocité romantique ce peintre bourgeois, alors au comble de la popularité bête. Je lui portai un coup dont il n'est jamais bien guéri.

On avait essayé pour le feuilleton de théâtre de Dumas, de Soulié, de Gagner de Casagnac. Mais ils trouvèrent le feuilleton trop rude, ou ne remplissant pas l'office qu'on s'était formé d'eux, et je fus chargé du feuilleton avec Gérard. Nous signions par un double G, imitant moqueusement de J. J. (Jules Janin). Mon premier compte rendu porta sur un ballet des "Mothiers", et ma manière parut drôle. "Fortunio" date à peu près de cette époque, et parut dans le "Figaro" qui publiait des romans.

Le feuilleton de théâtre me resta bientôt tout entier et j'ai continué quatorze ans, ou même davantage.

En 1840, je partis pour l'Espagne, le 5 mai. La guerre de Don Carlos était à peine terminée, et des bandes de soldats, transformés en voleurs, rendaient l'excursion dangereuse. Depuis sept ou huit ans la péninsule était presque fermée, et j'étais le premier voyageur qui s'y risquait. J'y restai cinq ou six mois, et je revins à Paris à l'entrée de l'hiver. "Tria los Montes" fut le fruit de ce tour, mon premier grand voyage, car je ne compte pas mon "Excursion en Belgique" faite avec Gérard, et dont la relation burlesque a été recueillie dans les "Zig-zags".

Je fus décoré à l'occasion d'un "Rapport sur le monument de Napoléon" ; j'étais secrétaire de la commission.

Je n'avis encore rien fait pour le théâtre, et, pour qu'on ne m'accusât pas d'abuser des lettres de style, je débutai par un ballet : "Giselle", où Carlotta (Gris) parut pour la première fois. Ce ballet, chose bizarre, a eu un succès immense ; il s'est joué et se joue encore dans toutes les parties du monde. Pour un poète, ce succès chorégraphique ne laisse pas que d'être humiliant.

Des voyages en Angleterre, en Belgique, en Hollande, varièrent ces travaux. En 1845 je visitai toute l'Afrique française, d'Oran à Constantine, et fis la campagne de Kabylie avec le maréchal Bugeaud. Je retournai en Espagne pour le mariage du duc de Montpensier et les courses de taureaux, dont j'étais devenu amateur forcené, ce que je suis encore.

Je logeais alors avenue Lord-Byron, non loin de la rue Fortunée, où Balzac vint se fixer quelque temps après. Auparavant, j'habitais rue Navarin, dans l'hôtel Bothelet, dont le grand jardin me séduisit.

A la révolution de Février je redescendis dans Paris, rue Rougemont, 14, où je suis. La position de ma famille avait changé ; ma mère était morte, et je dus vendre voiture et chevaux, et me traîner dans une sobriété républicaine. En 1849 je suis allé en Angleterre, en Hollande, en Belgique, pour la troisième fois, et en Espagne pour la troisième. Je visitai Bilbao, où j'assistai à l'ouverture d'une "place" de taureaux, et je revins à cheval, par les montagnes, ce qui me fit grand plaisir, car je ne connaissais pas les provinces basques.

Il faut placer dans ces huit ou dix années : "la Péri", ballet ; le "Voyage en Espagne", vau-devin ; "le Tricorne enchanté" ; "Pierrot posthume", etc. ; les "Roués innocents" ; "Miltona" ; Jean et "Jennette" ; et une infinité de "Salons", d'articles de revues, et de travaux de toutes sortes que j'ai oubliés, et qui ne valent pas la peine qu'on les remarque.

En 1850, je suis allé en Italie. J'ai vu Milan, Venise, Florence, Rome, Naples. Je suis en train d'écrire ce voyage.

Voilà à peu près tout ce que je peux vous dire sur moi par écrit. Une conversation de deux ou trois heures vous fournirait beaucoup plus de détails, car cette lettre, quoiqu'elle ait quatre pages, ne dit pas grand-chose et ne prouve de ma part que la bonne volonté de répondre sur-le-champ à votre appel sympathique.

Tout à vous. THEOPHILE GAUTIER

P. S. — J'ai aimé beaucoup la nage, la boxe, les chevaux, les exercices de force et la peinture.

Un testament curieux

Les 250 héritiers d'un nommé Jean Kilp, né en 1719 se sont réunis dernièrement à Kerkhalm dans d'étranges circonstances. Leur ancêtre mourut en Hollande, laissant une grosse fortune qui devait être partagée entre ses héritiers cent ans après sa mort. Jusque-là l'usufruit de ce capital devait être consacré à des œuvres de charité. Le capital s'éleva à 200 millions, et les intéressés ont élu un comité chargé de défendre leurs intérêts communs. Il est curieux de noter que les cent ans en question prenaient fin en 1860 et que depuis cette époque personne ne s'en était soucié.

Trois Lettres DE Theophile Gautier.

(A propos de son prochain Centenaire.)

La ville de Tarbes vient de célébrer le centenaire de Théophile Gautier, en avance de quelques semaines, comme on le verra par une de ces trois lettres que nous reproduisons du célèbre écrivain, qui fixe la date de sa naissance au 31 août 1811. Ces trois lettres seront lues avec intérêt : les deux premières, relatives à une édition illustrée du "Capitaine Frasca", qui furent adressées à Charles Monselet, à Paul Foucher, le beau-

frère de Victor Hugo et à Armand Baschet, l'historien.

"A Charles Monselet" Mon cher Monselet, Accepte ce "Frasca" illustré, et parle-en dans les papiers où tu reclus comme un canotier de cuire bien écurée dans une cuisine flamande. Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique ; l'absence de nourriture y est déplorée amèrement, et quand la bonne chance ramène les mets succulents et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne. Protège ces gonitres, ces vrognes, et ces canailles variées ; saupoudre les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part aujourd'hui ; le monde dégénère.

Adieu, soigne ton bedon et ne t'efforce pas de le contenir au majestueux comme cet imbécile de Brillat-Savarin.

"Tuus."